

PAYING FOR IT



Dossier de présentation

LA BRUTE

Présentation de La Brute

La Brute (initialement nommée IMPAKT)¹ est un collectif d'artistes de théâtre. Il se compose de Jérôme de Falloise, Wim Lots, Aline Mahaux, Raven Ruëll, Anne-Sophie Sterck, Nicolas Marty & Catherine Hance.

Après *Blackbird* (D. HARROWER), ils entament aujourd'hui leur deuxième création : *Paying for it*.

Dans la lignée de son premier spectacle, La Brute poursuit sa recherche au coeur de ce qu'elle appelle "les zones de non-pensée" : les lieux obscurs de l'humanité que la société préfère ne pas questionner. Si la norme sociale était au coeur des questions de *Blackbird*, le tabou ici levé porte sur le conflit moral que pose la sexualité tarifée. Curieuse du monde qui l'entoure et engagée à agir, La Brute inscrit sa recherche dans le présent entre poétique et politique.

Harrower a écrit *Blackbird* sur la base d'enregistrements. Aujourd'hui, cette dimension active d'investigation, au coeur du réel, constitue la base de notre travail. La Brute quitte le répertoire et s'engage dans un processus d'écriture de plateau.

En juin 2016, La Brute a donné un atelier à l'ESACT. Désireuse de transmettre aux étudiants la richesse et les affres de la création collective, l'expérience s'est avérée très fructueuse. Elle a forgé le projet *Paying for it* dans sa démarche, ses contenus, sa forme et sa distribution.

Sur la saison 17-18, La Brute a poursuivi ses investigations. Elle possède désormais de nouveaux matériaux pour commencer sa création.

Si La Brute a commencé à travailler sur ce projet en amont, le travail d'investigation et de plateau initié avec les étudiants de l'ESACT a rendu évidente leur présence au plateau tant par les qualités de leur jeu et leur lien avec le sujet que par la nécessité qui de donner à voir sur scène un nombre, une pluralité de travailleur.se.s du sexe. Pour ce projet, La Brute travaillera donc avec 5 étudiants lauréats de l'ESACT.



¹ IMPAKT (association de fait) est devenue La Brute car, lors de sa transformation en ASBL, une autre association portait déjà ce nom.

Le projet

Note d'intention

PAYING FOR IT c'est « payer pour baiser » mais aussi en payer le prix moral, économique et social. C'est payer le prix fort de cette pratique vue comme coupable. Avec ce spectacle, La Brute veut interroger, à travers les prostitutions, quelle place la sexualité prend dans nos vies et nos sociétés. Quels en sont les représentations, les normes familiales, conjugales, sociétales et les tabous ?

Tant qu'il est lisse et virtuel, chez soi derrière un ordinateur ou sur des panneaux publicitaires, le sexe a la cote. Mais la présence dans l'espace public de ces corps qui demandent à être reconnus et l'existence d'échanges sexuels tarifés, cela, notre société ne semble pas pouvoir le supporter. On préfère que cela reste à la marge ou disparaisse. Notre sexualité ne serait-elle acceptable que *désincarnée* ?

Au nom de la lutte contre la traite, le bourgmestre Emir Kir déclare fermer les "carrés" de Saint-Josse en janvier 2019. Comment ne pas croire que cela ne va pas au contraire pousser les travailleur.se.s du sexe vers plus de précarité et augmenter la traite ? Sans statut, ces travailleur.se.r.s sont maintenus dans un cadre légal flou sans jamais accéder à la moindre protection juridique. Et si lutter contre la traite passait par la reconnaissance du travail du sexe comme TRAVAIL ?

Comment sortir ici d'un système patriarcal qui maintient les femmes dans un rôle de victime que l'endettement privé, la violence (conjugale), l'abandon ou la solitude pousse à se prostituer ? Par quel paradoxe les politiques répressives parviennent-elles à accroître la précarité des prostitué.e.s tout en affirmant lutter contre ? Quelle forme pourrait prendre l'émancipation ? Le jour où il y existera des carrés d'hommes à côté des carrés des femmes, ne sera-ce pas là la vraie égalité ? Préfère-t-on faire comme si ceux que le couple a mis en échec n'avaient plus de vie sexuelle ? Qu'est-ce qui justifie le contrôle des corps et des sexes ? Qu'on les empêche de se vivre ? Ces travailleur.se.s le disent : « Si on baise pas, on crève ». Est-ce pour cela qu'on veut les faire taire ?

« Dans le combat contre la prostitution, il y a un combat pour le contrôle de la sexualité des hommes comme des femmes. On est l'épouvantail. Grâce à nous, on dit aux autres femmes qui voudraient se libérer : « Attention ! Si vous devenez vraiment une pute, on va vous démolir ». Et on dit aux hommes, les femmes que vous avez payées c'est dans la boue que vous allez devoir les baiser. Que tirer un coup quand ils en ont envie ne soit pas une chose très agréable ni facile. Qu'il jouisse en payant s'il veut mais alors qu'il côtoie la pourriture, la honte et la misère. C'est aussi une manière de dire « Attention, il y a les mères et il y a les putes. » (Sonia Verstappen)

Si La Brute pose ces questions, c'est qu'elle a croisé sur sa route Sonia Verstappen, anthropologue et prostituée bruxelloise retraitée, porte-parole d'UTSOP².

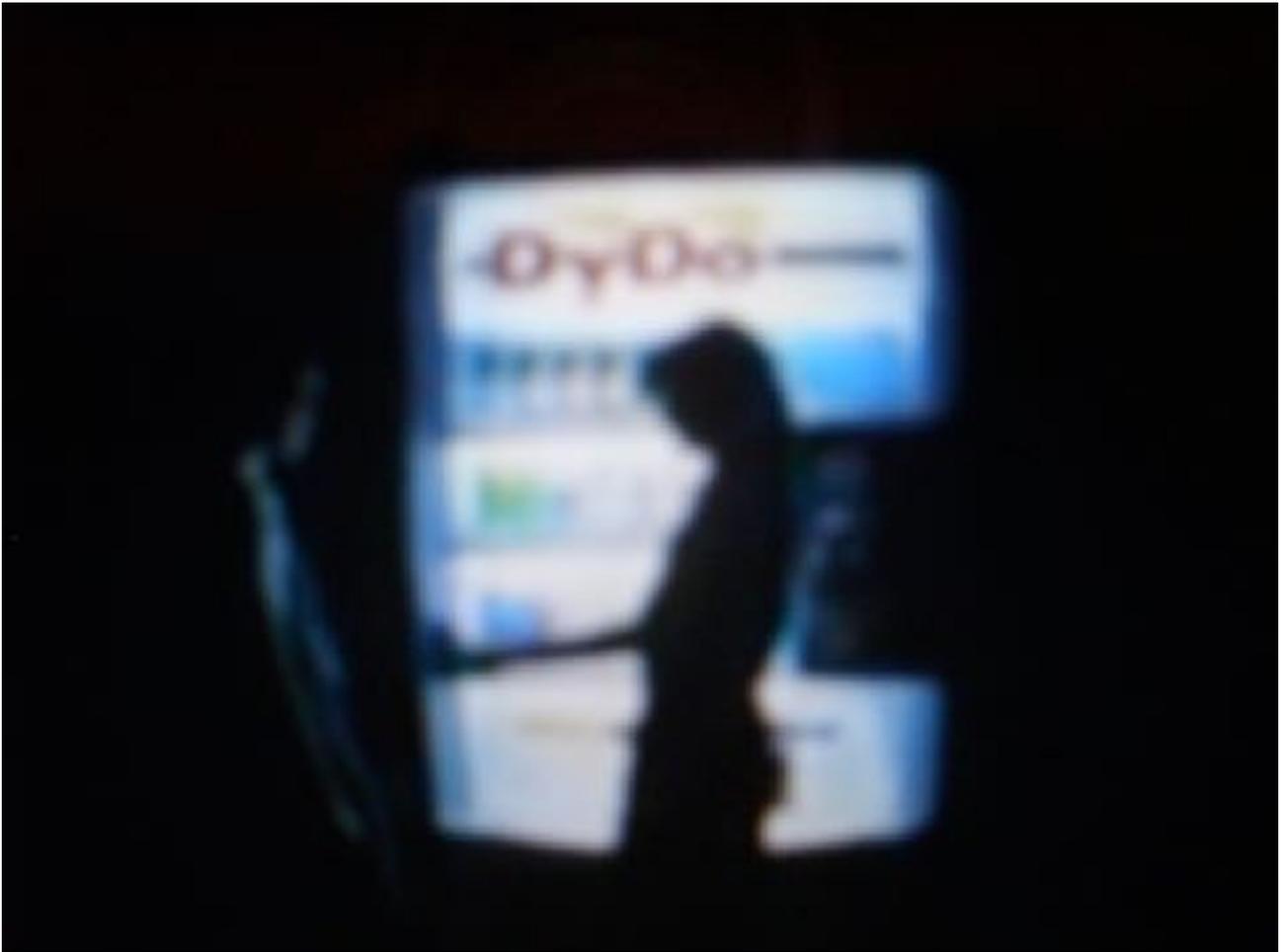
En avril 2016, elle nous invite chez elle, avec les douze étudiants de l'ESACT de l'atelier que nous menions, pour répondre à nos questions. Cette rencontre constitue le choc initial de notre enquête et la certitude du média théâtral. Livrer cette parole sur scène, comme un hommage, un pamphlet, une ligne à tordre, un matériau riche d'expériences, de contradictions, de distances, de théories et d'anecdotes nous est apparu évident. Les pieds sur terre et romantique à la fois, parlant de son métier autant que du monde, Sonia n'hésite pas à nous rappeler qu'une pute, si elle vend son cul, c'est d'abord pour gagner beaucoup très vite !

« *Paying for it* », « payer pour ça », c'est aussi et avant tout payer. Car il s'agit aussi de questionner le marché du service sexuel et le monde ultralibéral dans lequel il s'inscrit, avec ou sans proxénète, dans la rue ou derrière une vitrine, en Europe et ailleurs.

Saviez-vous que le cours de la pipe a profondément chuté depuis les années 50 ?

Ces professionnel.le.s du sexe, en parlant de leur métier, nous invitent à penser la place du sexe dans notre société et nous présentent un miroir dans lequel nous ne voulons pas toujours nous voir. Nous souhaiterions que la fin du spectacle permette au spectateur de recomposer, comme dans un moment méditatif, une vision de sa propre sexualité et de ses fantasmes. Ce qu'il souhaite d'épanouissement sexuel pour la société entière.

² Union des Travailleur.se.s du Sexe Organisé.e.s Pour l'Indépendance.



Lignes artistiques

Des vies marginales.

La Brute propose un projet de théâtre documentaire où le spectateur entre dans la cuisine d'une maison close idéale, de l'autre côté des vitrines. Là où le client ne va pas. Là où « les filles » sont entre elles, à la pause. Elles nous parlent de leur métier, de leur vie, d'elles, de nous. Elles connaissent tous nos secrets.

« Malgré tout ce qu'on essaie de nous faire croire, on est dans une société de plus en plus moraliste. Et où les droits - puritains -, où les droits des individus sont remplacés par les lois du marché, par les lois du pognon... Et la prostituée n'est pas quelque chose qui rapporte. Comme les SDF, les tox, tous les très marginaux. Or, pour moi c'est dans cette marge, que les choses explosent. C'est dans cette marge qu'il y a les richesses. C'est une société qui est de plus en plus néo-libérale où ce qui ne rapporte pas doit être jeté. Et donc voilà. Donc on nous élimine. Et non seulement on nous élimine, mais ce qui nous arrive c'est bien fait pour notre gueule. Et ce qui nous arrive n'a plus d'importance pour personne en fait. »

Voilà de quoi témoigne Sonia Verstappen après 30 ans de métier dans un carré de la rue d'Aerschot à Bruxelles et dont la parole est portée par les acteurs au plateau. Les prostitué.e.s, au même titre que les toxicomanes et les SDF, font partie des marginaux. Qu'ils/elles se prostituent pour rembourser leurs dettes, se mettre une aiguille dans le bras, qu'ils/elles aient choisi de vivre de leur corps ou se soient retrouvé.e.s à le faire, ces femmes et ces hommes entrent dans un monde à la marge, un monde qui dérange, un monde qu'on veut éliminer .

Hors du circuit économique classique, la prostitution ne « rapporte » pas à la société mais beaucoup d'argent y circule . Le problème, comme le dit encore Sonia, c'est que cet argent, « elles ne le dépensent pas où il faut. Elles mettent pas leur argent bien en compte en banque pour qu'après, quand la banque saute, on puisse le leur prendre. Voilà, c'est clair qu'elles font peur, c'est clair. »

Oubliées, niées par la société, ces personnes à la marge font peur, dérangent, sont jugées immorales, irresponsables. Mais elles semblent jouir en retour d'une grande liberté, d'une grande permissivité. L'argent gagné « salement » se dépense « salement » pourrait-on dire. Mais aussi l'argent gagné en faisant jouir se dépense en jouissant. Dans la fête, l'alcool, les restos. La vie chez les puttes, ce n'est pas avoir « des enfants, une maison à crédit et une caravane à la mer » comme le dit Sonia. La vie brûle et il faut la brûler.

« Il faut vivre. Il faut mettre double ration de rail et puis faut foncer ! Faut pas s'occuper du reste. La vie c'est d'aller se saouler des nuits entières, danser, baiser, foutre le camp, voyager, passer les frontières. Il faut se foutre de tout ! »

Voici l'invitation lancée par une autre travailleuse du sexe depuis la scène, reprenant les mots de Grisélidis Réal, prostituée et écrivaine enterrée entre Calvin et Borgès dans le cimetière des Rois de Genève et qui, depuis sa tombe, fait encore scandale.

Le plateau pris par ces êtres de la marge sera donc le lieu du scandale, le lieu où des vies débridées s'expriment, où des corps se déploient et se battent pour jouir de la vie comme bon leur semble ou comme elles le peuvent. Car, si on fait ce métier c'est aussi pour échapper à la misère ou simplement survivre.

Des travailleur.se.s du sexe

Les acteurs ne sont ni en vitrine en train d'attendre un client, ni dans une chambre pendant une passe. On est dans une cuisine. Les discussions tournent autour du travail . Et parler boulot, c'est parler fric.

«C'est vrai qu'aujourd'hui on paie les gens 9,53€ de l'heure et que moi je prends 130€ de l'heure. Mais je fais bien mon job, je me donne du mal et ça marche ! Si on est pas là pour gagner de l'argent on est là pour quoi alors ?

Moi, dans 15 jours, j'ai mon fric, je me casse. »

(extrait du documentaire Strip Tease "Au Bordel ce soir")

Une autre a commencé à se prostituer pour échapper à la misère. Elle a essayé d'arrêter mais s'y est remise pour garder son train de vie³. Une autre encore se souvient d'une fille qui faisait la pipe à 15€ c'est-à-dire juste assez pour s'acheter sa dose de came. En un mot, si le client va aux puttes pour le sexe, la pute voit en lui le fric qu'elle va se faire.

Le client peut bien penser avoir eu une relation toute particulière avec un.e travailleur.se. du sexe (et même l'avoir satisfait.e), faire croire au client tout ce qui peut lui faire plaisir, c'est le job de la prostituée. Le client dépense de l'argent pour acheter un produit : du rêve. La prostituée est ce produit. Elle est un objet de commerce, un bien de consommation. Son travail est de jouer le rôle que le client veut lui voir endosser, s'adapter à chaque relation. Parfois même elle note ce que chacun aime (pratiques, sous-vêtements favoris, sex toys, petits noms, etc.) pour fidéliser le client.

Tout l'art est que le client reparte avec la sensation d'avoir vécu son rêve sans que le travailleur.se. n'ait perdu, ni le contrôle de la situation, ni son temps :

« On se retrouve dans la chambre, je pose une ou deux questions. J'aime pas tellement brusquer donc j'engage un peu la conversation. Ça me fait gagner du temps, c'est pas par sympathie hein ! C'est parce que le client a moins l'impression d'être frustré, d'avoir payé pour tirer un coup et c'est tout. J'échange quelques mots ça m'évite quelques caresses. Je prends le fric. Je lui fais un petit brin de toilette et je le branle un peu en le lavant, comme ça, ça me prend moins de temps pour après. Je le fais s'allonger et puis alors je le suce un peu, je monte dessus et ça va très vite. Très vite. Après je vais me laver. Lui, il se lave ou il se lave pas, je m'en fous. Souvent, il se lave pas, il garde un souvenir. Puis je me rhabille, puis je redescends, puis je recommence. Déshabillage, rhabillage compris, ça dure 10 minutes, un quart d'heure. Et s'il est plus long, alors je mets un peu plus de technique. »

(Une travailleuse témoignant dans le documentaire *Prostitution* de Jean-François Davy.)

Voilà ce que livre sur scène une actrice qui interprète une travailleuse du sexe quand on lui demande comment se déroule une passe. Un business est un business. Qu'on vende son cul ou tout autre produit de consommation. En vitrine, il y a le rêve, les fantasmes qui miroitent. Ici, sur scène, dans la cuisine des puttes en pause, il n'y a plus de place pour les illusions.

³ Comme le rappelle Lilian Mathieu, chercheur connu pour ses écrits sur la prostitution : « La prostitution représente une des rares voies d'accès à un niveau de vie auquel une origine sociale modeste et un faible niveau de compétence professionnelle ne permettent pas d'arriver. Ayant, toujours dans la douleur, franchi le pas et accepté d'endosser l'indignité et le stigmate, certaines personnes prostituées n'envisagent pas de quitter le trottoir, car elles savent pertinemment que le monde du travail leur est fermé, et que même l'accès à un emploi « normal » ne leur permettrait pas de maintenir le même niveau de revenu » (in *Le Monde Diplomatique*, février 2003, « On ne se prostitue pas par plaisir »).



« Une psy, le sperme en plus »

Lorsque des adultes ou des mineurs développent des tumeurs, perdent leurs vies à travailler dans des usines ou comme magasiniers pour des grandes entreprises, ils attendent parfois des années avant d'obtenir réparation et rarement l'entreprise en cause est réellement menacée de cesser ses activités. Dans la prostitution au contraire, l'existence de maltraitance, d'exploitation ou de réseaux mafieux est l'argument majeur pour entraver ou interdire toute forme de prostitution. Comme si la limite se tenait au seuil de l'intimité.

La société ne veut rien savoir des travailleur.se.s du sexe. Si l'un d'entre eux dit se prostituer par choix, de façon indépendante et ne pas être plus malheureux qu'une secrétaire courbée derrière son bureau, les yeux rivés pendant des heures sur un écran, on le soupçonnera de ne pas avoir conscience de l'exploitation qu'il subit. Par le seul fait de gagner son pain à la sueur de son sexe, on doute voire on prive tout.e prostitué.e de sa faculté de juger.

« Je comprends bien qu'on peut pas imaginer qu'on soit heureux dans ce métier en faisant 10 passes par jour. Mais moi, je vous jure, si je travaillais dans un abattoir, je me suicide. Si je travaille chez un trader, chez Monsanto, je me suicide, c'est tout. Chacun a ses normes de valeurs, chacun est différent. »

(Sonia Verstappen)

Voilà ce que tout à coup lancerait l'un des acteurs reprenant les mots de Sonia. La prostitution met avant tout la société face à ses choix, face aux valeurs qu'elle défend et protège, et celles qu'elle nie et veut éliminer.

Malgré l'hétérogénéité de leurs pratiques, certaines travailleur.se.s du sexe tentent de faire reconnaître la prostitution pas seulement comme « le plus vieux métier du monde », mais surtout comme un véritable travail qui leur donnerait des droits.

La prostituée offre une alternative à la solitude et à la conjugalité. Payer pour baiser, c'est, pour certains hommes, avoir la possibilité de jouir. Ou parfois seulement d'être touché par une femme. Ou même de parler, de conjurer la solitude. Pour d'autres, c'est pouvoir demander des prestations sexuelles qu'ils n'osent pas demander à leur partenaire.

On peut d'ailleurs s'étonner ici que les désirs des femmes, possibles clientes, soient si peu visibles. N'auraient-elles pas elles aussi des prestations tarifées à demander aux hommes ?

L'argent est thérapeutique. Il libère et dégage de la honte.

« *Une pute, c'est une psy, le sperme en plus* ». Cette formule de Sonia Verstappen dit tout de ces femmes qui écoutent les cœurs, accueillent la violence, soignent les corps, dressent les sexes, sans jugement et avec discernement. Sans elles, ne peut-on pas penser qu'il y aurait plus d'abus, plus de viols, plus d'agressions ? Qu'est-ce qui nous empêche de reconnaître qu'elles sont utiles à la société ? Est-ce parce qu'elles savent tout de nos faiblesses, de nos déviances, de nos hontes les plus intimes, est-ce parce qu'elles voient les hommes les plus puissants dans les positions les plus avilissantes qu'il faut à tout prix les faire taire et les priver de tout droit ?

Pourtant, ici, sur scène, le travailleur du sexe, ne semble pas avoir l'intention de garder le silence. Au contraire, il soulève ses collègues et l'une d'elle renchérit en reprenant les mots d'une autre prostituée écrivaine :

« *Se faire lécher par un monsieur âgé qui bave, cingler un postérieur à coups de ceinture, mon poing dans l'anus dilaté d'un autre, ce n'est pas rien, mais ce n'est pas difficile. Faire l'amour avec des inconnus, recevoir le sperme sur le visage, être sodomisée brutalement, ce n'est pas si difficile. Des mains brusques qui triturent mes seins, un menton rugueux qui râpe avec insistance mon bas-ventre, une forte odeur de sueur qui goutte sur moi, ce n'est pas si difficile. Le plus difficile, c'est découvrir l'histoire d'une vie, recevoir l'immensité de leur chagrin même s'ils ne se plaignent pas, entendre leur découragement, leur révolte, leur résignation, leur courage. Le plus difficile, c'est reprendre le cours du présent, les faire jouir.* »

(Marie L. Barret, *Éphémère, vénale et légère*)

Chez les travailleur.se.s du sexe s'arrêtent des êtres pris dans une course qu'elle soit pour échapper à la misère sociale, existentielle ou pour jouir de toujours plus de consommation et de pouvoir. Dès lors, on peut se demander qu'est-ce qui se vend et s'achète dans la prostitution ? Et si, à côté du trafic humain, la prostitution n'est pas aussi le miroir d'une société où un être humain, devenu client démuné ou nanti, n'a plus d'autre choix que de tout miser, tout mettre en jeu, pour jouir de la vie ?



Matériaux

Les matériaux d'écriture de *Paying for it* sont principalement des paroles de prostitué.e.s, de clients ou de policiers recueillies dans des films documentaires, des émissions radiophoniques, des autobiographies de prostitué.e.s, sur des sites internet ou dans des interviews réalisées par les membres de l'équipe artistique. Vous trouverez en annexes des extraits de livres et de retranscriptions d'interviews ou de matière documentaire.

Il y a une multitude de formes de prostitutions, de types de clients et d'opinions énoncées sur le sujet. Nous avons essayé de brasser le plus largement possible ces matériaux à travers différents supports : fictions, romans, pièces de théâtre, enquêtes journalistiques, autobiographies, essais, interviews de clients, de prostituées, de membres d'associations, de militantes abolitionnistes, d'inspecteurs de police, d'universitaires, etc. Une bibliographie et une filmographie de nos sources d'inspiration et de recherche se trouvent en annexe.

Une oralité et une diversité de langues se dégagent de cette matière. Il nous tient à cœur de faire entendre côte-à-côte la voix de Roxana Burlacu, immigrée moldave, dont certains extraits sont retranscrits phonétiquement dans le livre *La Vie qu'on a (L'histoire d'une fille de l'Est)*, la langue poétique et parfois lyrique de Grisélidis Réal, le jargon policier d'un inspecteur de la Brigade des mœurs que nous avons interviewé ou la parole mal assurée d'un client témoignant derrière le micro d'une émission de radio.

Écriture

Un travail d'écriture de plateau fondé sur sur des canevas d'improvisations collectives permettra de construire une narration mettant en valeur des points de vue contradictoires.

De l'ensemble de la matière recueillie pendant notre travail d'investigation, nous retenons les passages dont les contenus nous semblent incontournables pour l'écriture du spectacle proprement dite.

Cette sélection est ensuite distribuée entre les personnages en fonction d'affinités de points de vue. Une prostituée des bas-fonds ne tiendra donc pas les mêmes propos qu'une prostituée militant au sein d'associations ; elle ne donnera pas la même vision de son métier.

Ainsi, le spectacle, bien que cadré et structuré par des rendez-vous de contenus et de formes, sera en lui-même une grande improvisation , laissant la place à la spontanéité, au plaisir d'inventer au présent. L'écriture s'affinera au fil des allers-retours entre le plateau et la table.

Ici apparaît une particularité de notre écriture : si nos sources sont documentaires, tirées du réel, leurs traitements au plateau ne sont pas réalistes . Le langage verbal et non-verbal, les expressions concrètes, les accents resteront des appuis de jeu et seront ainsi "préservés" plutôt qu'imités. Le réel ne sera pas reproduit sur scène mais traité par le plateau, le montage, la tension dramatique. Une fois que chaque personnage est construit, les acteurs peuvent alors improviser librement en dehors des parties textuelles dites "incontournables".

Synopsis

Voici comment nous imaginons que la soirée dans la cuisine d'une maison close *idéale* pourrait se dérouler : dès son installation, le spectateur se trouve face à quelques prostitué.e.s, en pause, attablé.e.s dans une cuisine. Ils/Elles le regardent, discutent entre elles, fument des cigarettes. Puis un homme ou une femme dont on ne sait encore s'il s'agit d'un journaliste ou d'un flic (bienveillant ?) fait, en quelque sorte, les présentations entre les « filles » et le public. Il brise la glace en posant quelques questions et cherche à en savoir plus sur la vie de ces femmes « peu fréquentables ». Les travailleur.se.s du sexe décrivent leur métier, parlent de leurs conditions de travail mais aussi de leurs revendications. Certain.e.s, arrivé.e.s plus tard, rejoignent la conversation, renchérissent ou contestent. Ça fuse, les idées s'affrontent.

Puis, un tout autre personnage entre. Un client. Un habitué . Certaines filles le protègent, d'autres sont plus dures avec lui. Tout timide qu'il est, il raconte le rôle que jouent les prostituées dans sa vie.

Puis une fête s'improvise, nous faisant basculer dans le monde de la nuit . De ce moment de perte, émerge une nouvelle figure de prostituée, une pute pas comme les autres, d'un autre milieu, d'une autre origine, d'un autre vécu, plus dur, plus noir.

Après un furtif retour à l'atmosphère douce et presque nostalgique de la cuisine, l'espace s'ouvre pour finir sur un paysage de nature sensuelle, éphémère, légère. Un ailleurs fantasmé, un appel, une échappée loin des bruits et des lumières de la ville.

Le backstage d'un bordel

En entrant dans la salle, un prologue poétique et sonore accompagne le spectateur et l'immerge dans l'atmosphère sulfureuse de la prostitution. Le public prend place comme s'il s'avavançait dans les rues d'un quartier rouge ou dans les couloirs d'un Eros center.

Puis, le spectacle débute avec des allures de reportage documentaire : des informations chiffrées sont données par un personnage aux airs de détective ou d'enquêteur.trice. Tout au long de la pièce, le spectateur pourra aisément s'identifier à cette figure d'investigateur.trice tant dans ses interrogations, ses appréhensions ou les découvertes qu'il/elle fait sur le monde de la prostitution. Les travailleur.se.s du sexe sur scène sont donc là pour raconter aux "curieux" ce que c'est qu'être une "putain". Et cette rencontre a lieu dans une cuisine où ils/elles ont l'habitude d'aller pour se détendre. C'est là qu'ils/elles viennent s'affaler un instant dans un canapé, manger un bout ou boire un verre, fumer une clope, vider leur sac après un client difficile ou prendre un remontant avant de retourner bosser. C'est là aussi qu'ils/elles rangent et comptent leur argent.

Certain.e.s, bien qu'apprêté.e.s, ont l'air d'être là depuis déjà un moment, vu les signes visibles de décontraction : un peu débraillées, le maquillage défraîchi, les cheveux en bataille, etc. D'autres arrivent un peu en retard et on comprend à leur façon d'entrer qu'ils/elles reviennent d'une passe ou qu'au contraire ils/elles sont lassé.e.s d'attendre le client en vitrine. Plus tard, certain.e.s se referont une beauté et s'absenteront pour reprendre le boulot... Tout au long de la soirée, on sent que « ça travaille » à côté.

Ni une vitrine, ni une chambre, cette cuisine est le seul lieu où les "filles" n'ont pas à faire à des clients. Elles y sont à l'aise pour parler entre elles et partager les « soucis » du boulot. La parole est libre, débridée, les mots sont crus, les discussions se font à bâtons rompus et avec spontanéité. On se coupe la parole, on ne s'écoute pas, on renchérit, on conteste, ou on vaque, indifférent.e, à ses occupations.

Cette cuisine est le lieu où s'opère un subtil mélange entre un quotidien assez banal et des débats véhéments, profonds et parfois plein d'émotions.

Mais au fur et à mesure, on se rend compte que ce lieu de détente est aussi un lieu irréel . La pause dure un peu trop longtemps pour être crédible. Et à les entendre parler de leurs conditions de travail, on se demande si le fait d'avoir une pause n'est pas en soi complètement irréel dans le monde de la prostitution aujourd'hui.

Une réunion improbable

Cette cuisine, coulisse d'un bordel, est donc un espace réaliste mais aussi complètement improbable . Non seulement parce que les travailleur.se.s du sexe ne jouissent pas aujourd'hui de ce type d'endroit, mais aussi parce qu'on trouve ici sur scène des femmes et des hommes que l'on imagine très difficilement travailler dans le même bordel : une escort-girl, une prostituée étudiante, une prostituée de rue, en carré ou en Eros center, un transsexuel. Un autre transsexuel exerçant dans un endroit type bois de Boulogne fait irruption dans cet endroit et le modifie à tel point que l'on en oublie l'espace de la cuisine.

Ces prostitué.e.s sont très différent.e.s dans leur vécu et leur rapport au métier. Certain.e.s, issu.e.s de l'immigration, ont commencé à se prostituer en arrivant en Europe, tandis que d'autres ont fait le choix d'exercer ce métier. Certain.e.s ont des macs et d'autres sont indépendant.e.s. Certain.e.s. sont politisé.e.s et luttent pour les droits des prostitué.e.s au sein d'associations comme UTSOPI ou le STRASS⁴ et d'autres sont plus marginaux.ales, ne veulent pas sortir de cette marge et ont l'air de ne pas vraiment se sentir concerné.e.s par les débats plus engagés.

Toutes ces différences se voient et s'entendent . Les corps sont plus ou moins marqués, les énergies sont contrastées, les manières de bouger, de s'habiller sont distinctes d'un travailleur à l'autre, certain.e.s sont au champagne, d'autres à la Carapils, on entend des accents liégeois, d'autres roumains, les manières de s'exprimer vont du plus cru au plus imagé.

Le monde des prostitutions est loin d'être homogène, lisse. Pourtant, de toutes ces différences, la mise en scène de *Paying for it* décide de faire ressortir plus particulièrement la parole d'hommes et de femmes qui réclament des droits et en premier lieu celui de penser et de s'exprimer par eux/elles-mêmes. Sans nier l'existence de la traite, le spectacle veut raviver des souvenirs comme celui de la grande réunion à laquelle avaient participé beaucoup de prostitué.e.s de tout type et venant de la France entière lors du rassemblement qui avait eu lieu à Lyon en 1975 . Cela s'appelait les "Etats généraux de la prostitution". Sur le plateau, cette parole et cette pensée sont revigorées par de jeunes actrices et acteurs qui incarnent ces prostitué.e.s afin d'interroger la société sur les questions de sexualité et afin d'y prendre leur place.

⁴ Syndicat du TRAvail Sexuel



Les figures extérieures

Plusieurs figures extérieures viennent côtoyer les prostitué.e.s. Il y a la figure de l'enquêteur.trice , à mi-chemin entre la journaliste et le policier. Avec lui/elle, les prostitué.e.s sont face à une autorité. Ils/elles jouent de sous-entendus : on ne dit pas n'importe quoi devant n'importe qui ou alors on provoque. Ici, personne n'est dupe de rien. Cette figure facilite le lien avec le public.

Et puis, il y a un client privilégié qui a ses entrées dans le backstage. Certain.e.s prostitué.e.s, complices, le prennent sous leur aile mais d'autres sont gêné.e.s par sa présence. Ils/Elles s'amusent de ses réactions, le provoquent gentiment ou lui sortent le grand jeu de séduction.

La présence de ces figures extérieures organise et modifie parfois le rapport à la parole.

Comme lorsque l'un de ces travailleur.se.s se met à raconter une anecdote croustillante avec un de ses clients en s'asseyant sur les genoux de celui qui se trouve là, dans la cuisine. A tout moment, ces figures peuvent ainsi passer du complice au client, du protecteur au proxénète, du journaliste au client, de la policière à la confidente.

Des hommages, un front commun

Malgré la multitude des prostitué.e.s représenté.e.s au plateau, impossible de donner une vision exhaustive de l'ensemble des pratiques qui existent.

Ainsi, certain.e.s travailleur.se.s du sexe parlent pour en évoquer d'autres . Et la communauté s'élargit par le témoignage ou le souvenir : récit par le policier d'une prostituée congolaise retrouvée morte à Liège, lecture de la lettre du fils de Grisélidis Réal à sa mère par l'un des transexuels au plateau, récit d'une jeune étudiante violée par un client. Dans ces rares moments, on observe une certaine cohésion chez les travailleur.se.s du sexe.

Le débordement, l'excès

Deux moments viennent emporter le spectateur loin de la cuisine du bordel, dans un ailleurs rêvé ou sublimé. Le premier est une fête improvisée que les prostitué.e.s lancent au plateau : "Champagne !" Chauffée par leurs récits, leurs discours, leur jeu de séduction, l'une d'elle dans un moment d'enthousiasme communicatif lance un toast plein d'émotions et s'ensuit un moment de débordement festif. Ce moment improvisé dans la cuisine prend une telle ampleur qu'on quitte cet espace pour se retrouver dans une fête intemporelle, une fête de toutes les nuits d'ivresse et de jouissance où des images de travestissement carnavalesques et délirantes viennent évoquer une overdose de désirs, de pulsions, de fantasmes, la dépravation, le dark, l'excès.

Enfin, le spectacle se termine sur une ouverture. Les murs de la cuisine tombent. En fond de scène on découvre alors un paysage de ville nue puis celui d'une nature fantasmée . On passe de l'intérieur à l'extérieur. Les travailleur.se.s du sexe laissent place à un vide, un silence où résonnent encore leur sensualité, le plaisir des corps, la douceur de leur regard. Ce nouvel espace ouvre un ailleurs où le plaisir libéré du manque, de la honte et de la frustration, peut reprendre le cours du présent.

Le travail de plateau

Le travail de plateau est pour nous fondamental. Chaque actrice et acteur a mené des enquêtes, s'est documenté et a rencontré des personnes liées au monde de la prostitution. Par un travail de retranscription , de sélection et d' appropriation au plateau , chacun partage cette matière avec l'ensemble du groupe et participe à construire la manne collective de paroles à livrer sur scène. Chaque acteur devient ainsi co-auteur du spectacle ce qui ajuste son attitude au plateau, la qualité de son jeu et sa manière de porter et partager la responsabilité du propos du spectacle. Nourries et portées par la force d'un groupe , une confiance mutuelle et des convictions solides , les scènes prendront un caractère vivant et nécessaire où les acteurs éprouveront un plaisir à improviser, un plaisir à transmettre, un plaisir à être en scène.

Oralité et spontanéité

Chaque acteur crée un personnage à partir d'observations. La manière dont il va donner voix à « sa pute » sera alors le fruit de ce qu'il a entendu d'une prostituée, sa manière de parler, son accent, ses tics de langage, les signes indiquant son origine sociale ou tout autre détail l'aidant à donner voix à un être singulier. Mais aussi, dans le cas où il l'aurait rencontrée, il puise et nourrit son rapport au jeu grâce au lien qu'il aura tissé avec elle, à l'impression qu'elle lui aura faite, à la relation qu'il aura nouée. Cela vaut aussi pour les figures de clients et de policiers composées à partir de documentaires mais aussi de rencontres réelles.

Dans ce théâtre inspiré du réel, l'acteur devient un passeur de la parole documentaire . Il conjugue son observation du réel avec sa personnalité et sa sensibilité avec le sujet. Il ne s'agit donc pas uniquement d'imiter mais de puiser dans le réel avec ses accidents, ses imperfections, ses singularités. S'en nourrir et tenter d'aller vers un autre.

La parole au plateau est donc vivante, spontanée . Les acteurs se livrent sur scène à une grande improvisation collective balisée de rendez-vous. Le spectacle prend alors l'allure d'une conversation qui s'invente au présent où la politesse n'est pas toujours respectée et où des dérapages peuvent à tout moment avoir lieu, sans que le spectateur puisse savoir si cela est prévu ou si le jeu improvisé va un peu trop loin. Par cette manière de maintenir l'accident bienvenu dans un cadre d'improvisation pourtant fixé , nous espérons que chaque soirée soit différente et théâtralement vivante.



Les corps

Les corps et les démarches sont eux aussi imaginés et inspirés du réel sur la base de photographies, de films, d'observations ou de descriptions biographiques. Les photos prises par Jane Evelyn Atwood des femmes et transsexuels prostitués du Paris des années 70 ou les images de pratiques sexuelles « hors normes » dans la Belgique d'aujourd'hui par Gert Jochems sont autant de sources d'inspiration permettant de déployer sur scène une diversité de silhouettes, d'attitudes, de physiques travaillés par l'exposition de soi qu'implique le fait de se prostituer. Les actrices et les acteurs joueront sur des allers-retours entre réalisme et exagération, cliché et subtilité, entre des positions physiques quotidiennes et d'autres agrandies, sublimées où la beauté et la grâce peuvent succéder en clin d'œil à la monstruosité (échecs de chirurgie plastique, effets secondaires de traitements hormonaux ou de consommations de drogues).

On verra aussi à l'instar de la prostituée, l'acteur qui entre dans son personnage, qui enfile sa carapace de strass et de paillettes, de faux cils et de maquillage, de rouge à lèvres et de cuissardes. Il s'expose au regard. Se met en avant. Se "pro" situera.

Création sonore et musicale

Nous voulons créer des ambiances sonores qui enveloppent le spectacle de manière subliminale. Pour cela, nous avons enregistré des sons réels d'agitation urbaine au milieu de la nuit ainsi que des sons de campagne en plein été qui serviront au tableau final. Ces sons sont une matière brute qui sera retravaillée par des moyens digitaux et analogiques pour créer un paysage sonore électronique et musical accompagnant le spectacle de manière presque imperceptible.

Ce traitement sonore ne sert pas de décor extérieur mais semble plutôt nous indiquer le paysage intérieur des personnages. On est comme plongés, grâce au son, à l'intérieur de leur tête, de leurs souvenirs, de leur rêve.

En contraste avec ces ambiances sonores, des moments plus "musicaux", au sens classique du terme, viendront jouer avec les clichés des bandes-sons des films policiers ou des drames sociaux. On ira aussi parfois vers de la chanson populaire ou dansante pour des ambiances festives où on imagine les comédien.ne.s chanter avec des paroles semi-improvisées et des voix traitées avec les effets propres à la variété contemporaine (autotune, vocodeur).



Distribution

Mise en scène : La Brute (Jérôme De Falloise, Raven Ruëll, Anne-Sophie Sterck, Aline Mahaux, Wim Lots et Nicolas Marty)

Comédiens : Jérôme De Falloise, Raven Ruëll, Anne-Sophie Sterck, Aline Mahaux et 5 lauréats de l'ESACT : Martin Panel, Ninuccia Berthet, Julie Peyrat, Gabriel Bideau, Marion Gabelle.

Création et régie son : Wim Lots

Création lumière, régie générale et lumière : Nicolas Marty

Costumes : (en cours)

Scénographie : (en cours)

Assistanat à la mise en scène : Coline Fouquet

Administration, production et diffusion : Catherine Hance et Aurélie Curti

Production : La Brute ASBL

Coproductions : Théâtre Jean Vilar à Vitry sur Seine, Théâtre National de Bruxelles, ...

Recherche de partenaires en cours...

Planning de la création

Saison 18/19 : Étape de travail

- 3 semaines de répétitions (lieu à définir) du 28 janvier au 20 février 2019 à l'issue desquelles une étape de travail sera présentée dans le cadre du Festival Factory au Festival de Liège (deux dates à définir entre le 21 et 23 février 2019).

Saison 19/20 : Création

- 5 semaines de création du 2 septembre au 5 octobre 2019 (dont une résidence de minimum deux semaines au Théâtre Jean Vilar à Vitry-sur-Seine).
- Première exploitation du projet : entre le 6 octobre et le 30 novembre 2019
- Deuxième exploitation du projet : en mars 2020 (entre le 2 et le 21 mars 2020).

Saison 20/21 :

- Troisième exploitation possible entre le 4 janvier et le 13 février 2021.

Nombre de personnes en tournée : **13 personnes**

9 comédiens

1 assistante à la mise en scène

2 régisseurs

1 chargée de production

CONTACTS

Administration / production / diffusion

Catherine Hance
GSM : +32 478 64 09 16

Aurélie Curti
GSM : +32 479 66 88 85

Mail : labruteasbl@gmail.com

Biographies de l'équipe

Ninùccia Berthet : *comédienne/autrice*

Née le 21 juin 1994, Ninùccia Berthet grandit à Liège. A 20 ans, elle entreprend des études d'art dramatique à l'ESAct. Elle a également été protagoniste dans "Mon Premier Rôle", documentaire de Marika Piedboeuf.

Gabriel Bideau : *comédien/auteur*

Né en 1989 et originaire de Bretagne, il commence en 2007 une formation en art dramatique au Conservatoire de région de Nantes pendant quatre ans sous la direction de Philippe Vallepin. En 2014, il entre à l'ESACT à Liège dont il sortira en 2018 avec un Master. C'est pendant sa formation à Liège qu'il rencontre le collectif La Brute qui, pendant le temps d'un trimestre, a mené une création collective avec pour sujet la prostitution.

Jérôme de Falloise : *comédien/auteur/metteur en scène*

Lauréat de l'école d'acteurs de Liège (ESACT) en 2010, il a joué dans *Les perdants radicaux*, de Raven Ruëll (2008), *Un uomo di meno* de Jacques Delcuvellerie (2010), *La vie est un rêve* de Pedro Calderon par Galin Stoev (2010), *L'indigène* de F.X. Kroetz par Nathalie Mauger (2011) et *Amor Mundi* de Myriam Saduis (2015). Membre du RaoulCollectif, il a participé à l'écriture, la mise en scène et au jeu du *Signal du promeneur* (2012) et de *Rumeur et petits jours* (2015). Dirigé par Françoise Bloch, il co-écrit et joue dans *Money!* (2013). Au sein du Collectif Impakt (aujourd'hui renommé La Brute), il co-crée et joue dans *Blackbird* de David Harrower (2013). Co-fondateur du Nimis groupe, il a co-créé *Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu*. En tournée depuis plus d'un an, il s'apprête à jouer dans une création de Baptiste Sornin, *la Salade*, en novembre prochain.

Marion Gabelle : *comédienne/autrice*

Marion Gabelle commence sa formation à l'Université d'Arras en Art du spectacle. En parallèle, elle s'inscrit au conservatoire d'art dramatique avec Pierre Clarard. Après trois ans, et un stage avec David Jauzion-Graverolles sur le théâtre scandinave, elle décide de passer des concours pour les écoles de théâtre en Belgique. Elle intègre le Conservatoire Royal de Liège (ESACT) en 2013.

Elle travaille actuellement sur *Jusque... là-bas* spectacle jeune public, mis en scène par Baptiste Isaia, et produit par les Ateliers de la colline. Parallèlement, elle continue divers projets initiés dans l'école dont son solo carte blanche, ainsi que celui de Gabriel Bideau *Chaque époque rêve de la suivante*, qu'ils ont joué au festival VTS de Stavelot en juillet 2017.

Wim Lots : *musicien*

Comme beaucoup d'enfants Wim Lots était fort occupé par le dessin et toutes sortes d'histoires. Il étudie l'histoire de l'art (Université de Gand) et découvre la force de la musique et de la culture de Dance et Hip-Hop (graffiti, rap, dj'ing-beatmaking et breakdance). Il travaille avec Bart Danckaert, d'abord au Pays-Bas (Toneel schuur Haarlem, Ro-theater Rotterdam, Berenkuil Utrecht) puis en Belgique (KJT/palais Anvers, Toneelhuis Anvers, Bronks Bxl). Il travaille également avec d'autres metteurs en scène et compagnies, surtout comme créateur sonore ou musicien électronique: Tom Vanbouwel (11 spectacles entre 2000 et 2014), Galin Stoev (*Levin Sketch* en 2009 et *La vie est un rêve* en 2010), Raven

Ruëll (*Radicale Verliezers/ Perdants Radicaux* en 2008 et *Blackbirde* n 2013), Cie Barbarie (*Spionkop* en 2012), Ubbergen (*Falco!* e n 2002) et Josse Depauw (*Snare, Rops et les autres* , 2010-2013). Il joue comme DJ (bar et clubs underground depuis 1994) et en tant que musicien électronique dans des projets de musique expérimentale/improvisé avec Eric Thielemans (Veldwerk), Bert Dockx (Soundcheck) et Raphaël Absolonne (Dark Iglesias et Tochtgat). Depuis quelques années, Wim Lots se concentre sur son travail de dessin, il a fait deux expositions solo (Zomerhits en 2011 et Heuvelpark en 2015).

Aline Mahaux : *comédienne/autrice/metteuse en scène*

Aline a fait le Conservatoire de Liège en Art Dramatique dans la classe de Jacques Delcuvellerie. Elle joue dans des spectacles qui sont principalement des créations ou adaptations contemporaines de textes d'auteurs classiques. En 2011, elle crée son premier spectacle, *Ajuste tes pensées petite sœur*, avec sa compagnie Les 2 Frida au Théâtre Océan Nord. Elle poursuit ses recherches dans le domaine de la santé mentale et de la relation de soin en travaillant en centre psychothérapeutique de jour parallèlement à son activité de comédienne. Elle chemine régulièrement aux côtés de Coline Struyf, de Myriam Saduis et d'Isabelle Pousseur. Avec sa compagnie, elle a pris le temps d'écrire *La montagne*, spectacle où elle met en scène les interviews des habitants de son village. Elle collabore plus récemment avec Emmanuel Texeraud et fait partie du collectif La Brute, avec qui elle creuse la question des prostitutions.

Nicolas Marty : *éclairagiste/vidéaste*

A son arrivée à Bruxelles en 2006, Nicolas Marty se lance dans l'organisation de concerts et de spectacles. En 2009, il intègre l'équipe de création du Bouillon Kube, lieu alternatif de recherche artistique et de représentations.

En 2011, il fait partie des créateurs du Kollektif Point Barre, un collectif d'artistes et techniciens qui s'associent pour accompagner et programmer des événements culturels, dans le domaine des arts vivants, dans divers lieux culturels bruxellois, notamment la Maison de la Création de Laeken où le collectif a été « résident permanent ».

De rencontre en rencontre, au fil des collaborations et des créations lumières et vidéos, pour des projets très divers (cirque, théâtre, danse, festivals), Nicolas affine ses connaissances techniques et son regard artistique. Il collabore notamment avec la Cie Belle de nuit, Collectif les Alices, La Charge du Rhinocéros, Le Groupov, Le Ramdam collectif, Le Raoul Collectif, Fré Werbrouck, NIMIS Groupe, Théâtre de L'E.V.N.I., La Brute ...

Julie Peyrat : *comédienne/autrice*

Née au pied des Alpes françaises, Julie Peyrat a d'abord pratiqué la scène par la danse contemporaine et le chant polyphonique dans son adolescence, pour ensuite se concentrer sur des études générales. C'est après deux années de classes préparatoires en littérature et sciences sociales (2012 - Dijon), une licence de sociologie et une licence d'art du spectacle en poche (2014 - Lyon), qu'elle décide de se consacrer au théâtre et quitte pour cela la France. Elle se forme durant 4 ans au Conservatoire Royal de Liège où elle travaille avec de nombreux metteurs en scène et collectifs belges actuels, dont La Brute. Elle sort diplômée en juin 2018 et poursuit avec une agrégation pour pouvoir plus tard enseigner le théâtre.

Martin Panel : *comédien/auteur*

Après avoir étudié au Conservatoire du IXème arrondissement à Paris sous la direction de Jean-Marc

Popower, il intègre l'ESACT, l'école supérieure d'acteurs du conservatoire Royal de Liège, dont il est diplômé en juin 2018. Il y travaille notamment avec Raven Ruell et le collectif La Brute, Isabelle Gyselinx, Pietro Varasso, Mathias Simons, Patrick Bebi.

Anne-Sophie Sterck : comédienne/autrice/metteuse en scène

Elle entre en 2006 à l'école du Théâtre National de Bretagne à Rennes. Elle a travaillé avec Stanislas Nordey (*7 Secondes* de Falk Richter et *399 Secondes* de F. Melquiott), Bruno Meyssat (*Le monde extérieur*), Jonathan Châtel (*Petit Eyolf* d'Ibsen), Charlotte Bucharles (*Un jour en été* de Jon Fosse), Judith Depaule (*Les enfants de la terreur*), Pierre Sarzacq (*Meaning(s)* et *Bip!*), Baptiste Amann (*Des Territoires ...d'une prison l'autre...*) et Marielle Pinsard (*Rock Trading / C'est la faute aux enfants*). En Belgique, elle a travaillé avec la Clinic Orgasm Society pour la création de *Blé Propagan.A.Normal* et a assisté le collectif Impakt(aujourd'hui renommé La Brute) pour le spectacle *Blackbird* de D. Harrower. Elle a également joué dans *Petit Eyolf* d'après Ibsen de Dominique Llorca. Co-fondatrice du NIMIS Groupe, elle a co-créé le spectacle *Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu*.

Raven Ruëll : comédien/auteur/metteur en scène

Diplômé du RITS (Bruxelles) en 2001, il a mis en scène de nombreux spectacles dont *P arasieten* de Marius von Mayenburg au KVS, *Litanie* avec Guy Dermul de Dito'Dito', *JAN*, *Mijn Vriend* au BRONKS (Prix 1000 watts en 2002), *Het Leven en de Werken van Leopold II* (*La vie et les travaux de Léopold II*) d'Hugo Claus au KVS, *Stoksielalleen*(Bronks), *Roberto Zucco* de Koltès (KVS), *Martino* (KVS & DasTheater), *Caligula* de Camus, *La Ceriseraie* de Tchekhov (KVS), *Dans la solitude des champs de coton* de Koltès, *Missie*, *Les perdants radicaux* , *Titus Andronicus* de Shakespeare et *Philoctète* de Sophocle (KVS), et *Baal* de Brecht au Theater Antigone et au Théâtre National. Il enseigne à l'école supérieure d'acteurs du conservatoire de Liège (ESACT) et au RITS.